

A DONO CLEMENÇO

Que, rapido, fuse uno estello,
 Un lamp escriéu soun noum lèu-lèu ;
 Que more uno voues douço e bello,
 Soun ecò ris dins lou soulèu ;
 Mai passon !... E tu, lis annado
 Noun t'an en rèu descourounado
 De toun trelus, de ta bèuta !
 Clémenco, sies de la famiho
 De la lumiero e dòu canta,
 Tu qu'as agu'n brès d'armouiò,
 Un toumbèu d'immortalita :

Au grand panteon de l'istòri
 Planon lis ombro digigant
 Qu'an mestreja rèi e vitòri,
 Pres o fa d'empèri en jougant,
 Nàutri sèmpre dins li tempèsto
 Dou passat, reviran la tèsto
 Dou caire ounte uno voues s'entènd
 Sourti di siecle cantarello,
 Coumo, à l'auro dou marrit tèms,
 La terro guèiro, escoutarello,
 D'ounte arribon roso e printèms.

As-ti quauco sciènci supremo
 Pèr tremuda leu cor uman ?
 Quand nàutri avèn que de lagremo
 A baia au cros di mort qu'aman,
 Rèino di targo pouetico,
 Sus lou tièu plovon li cantico
 Coumo au soulèu li blad daura !
 Rèu qu'em'uno flour d'eiglantino
 As un poudé dous e sacra !
 Sarié-ti ta bleto divino
 Inspirant quau la toucara ?

Ta bello lengo provençalo,
 Cascai de font e dindin d'or,
 Après tu pleguè si dos alo
 Coumo un aceloun que s'endor.
 Plus de cant... quasi s'oublidavo !
 Mai à ti pèd se tremudavo,

A CLÉMENCE ISAURE

Que, rapide, file une étoile, — un éclair
 en écrit aussitôt le nom ; — qu'il meure
 une voix douce et belle, — son écho rit
 dans le soleil ; — mais elles passent !...
 Et toi les ans — ne t'ont en rien décou-
 ronnée — de ton charme, de ta beauté !
 — Clémence, tu appartiens à la famille
 — du chant et de la lumière, — toi qui as
 eu un berceau d'harmonie, — un tombeau
 d'immortalité !

Au grand panthéon de l'Histoire planent
 les ombres des géants — qui ont maîtrisé
 rois et victoires, — pris ou fait des em-
 pires en se jouant. — Mais nous, dans
 les tempêtes — du passé, nous tournons
 sans cesse la tête — du côté d'où l'on
 entend une voix — sortir des siècles en
 chantant, — comme la terre qui, sous les
 coups des vents impétueux — regarde
 attentive — d'où lui arrivent le prin-
 temps et les roses.

As-tu quelque science suprême — pour
 transformer le cœur humain ? — Quand
 nous, nous n'avons que des larmes — à
 donner aux tombeaux des morts que nous
 aimons, — reine des joûtes poétiques, —
 les chants pleuvent sur le tien — comme
 les blés dorés au soleil ! — Avec une
 seule églantine — tu as un pouvoir doux
 et sacré : — serait-elle la divine baguette
 — inspirant qui la touchera ?

Ta belle langue provençale, — murmure
 sonore de fontaine et tintement d'or, —
 après toi replia ses deux ailes, — comme
 un oiseau pour s'endormir. — Plus de
 chant... on l'oubliait presque ! Mais à
 tes pieds elle se transformait ; — mais
 l'oiseau couvait ses œufs ! — Et un jour